

La fin au début

Le moment où j'ai dit : « C'est assez ! » ? C'est très simple. Ça faisait des jours que je n'avais pas dormi. Oui, des jours ! Je ne sais plus combien, je ne me rappelle plus exactement. De toute façon, c'est assez flou dans ma tête. Mais je me rappelle que je devais aller faire une post-synchro pour un film que j'avais tourné, un long-métrage de Bernard Émond que j'ai malheureusement beaucoup déçu par mes retards, par ma consommation. J'étais de retour à Montréal, mais on avait tourné à La Sarre, dans le bout de Normétal. J'avais consommé de façon épouvantable à l'hôtel de La Sarre.

Qu'est-ce que je consommais ? Ah, mon Dieu ! J'étais rendu au crack. Pis quand c'était pas ça, c'était beaucoup d'alcool ou beaucoup de cocaïne. Mais la cocaïne ne me faisait presque plus rien. En fait, le crack, c'est de la cocaïne, mais pure à 95 %. Je le fumais. J'étais pas loin d'arriver à la seringue, parce que le problème avec le crack, c'est que tu le fumes dans une espèce de tube en verre que tu bourres avec de la laine d'acier. Ça fait de la boucane et la laine d'acier, ça brûle. Un moment donné, ça entre dans les poumons. Prendre une douche, c'est

tellement désagréable, à cause des sécrétions. La vapeur me faisait tousser, alors j'évitais de prendre des douches. Je toussais à un point tel que je crachais noir. Alors, comme un dépendant consomme avec des gens pas trop bien, des fois, ces gens-là mettent une seringue chargée à côté de toi et, comme si de rien n'était, te disent : « Si ça te tente, c'est prêt. » À ce moment-là, t'es super vulnérable et tu dois résister. Heureusement, cette situation n'est jamais arrivée. En fait, je n'ai pas eu le temps de la vivre. Je suis entré en thérapie avant. On peut dire que j'ai été sauvé par la cloche, comme un boxeur qui échappe au knock-out parce que le round a fini juste à temps.

OK! Je reviens à ma dernière journée avant d'entrer en thérapie. Je devais aller faire une voix dans un studio de Montréal pour finir le film de Bernard Émond au retour de l'Abitibi et j'étais pas capable d'y aller. Pourtant, c'était juste un petit cri. C'était pas grand-chose. Ben, on a dû me remplacer par un autre acteur qui m'a imité. Mais ça, ça ne se fait pas dans le métier. Ça se fait juste pas. À moins de te faire passer dessus par un truck, tu vas en studio. Point. Au fond de moi, je le savais et c'est peut-être à cause de ça que j'ai dit les deux mots les plus importants de toute ma vie : « Aidez-moi ! » C'est ça que j'ai dit.

J'ai dit ça au téléphone à une personne encore proche de moi à l'époque. Même si elle consommait autant que moi. Je délirais :

— Viens me chercher, là, je veux qu'on me prenne en charge, j'en peux plus, chus plus capable de rien. Chus plus capable d'être, chus plus capable de vivre, chus pas capable de mourir, chus plus capable...

J'avais vraiment jamais connu une détresse psychologique aussi importante que ça. Et cette personne-là était aussi gelée que moi, mais elle a eu le bon réflexe :

— C'est pas grave, je vais appeler ton agente et je te rappelle...

Mais la dépendance était tellement forte. Moi, j'arrivais au *peak* de consommation. Je ne pouvais pas attendre. Mon corps ne pouvait pas le supporter. En fait, mon corps ne voulait plus que la drogue rentre, mais il en avait besoin. J'ai dit :

— Fais ça vite, je sens que je m'en vais, je sens que je vais repartir...

C'est fou d'être rendu là.

Je menais une vie de mensonges ! Mais est arrivé un moment charnière où j'étais plus capable de mentir, plus capable de me mentir. C'est énorme, là, toute une vie de mensonges. Une vie complète à mentir, même à mes enfants. T'as toujours une double vie quand t'es dépendant. Mon agente m'a appelé :

— Écoute, tu peux entrer à la Maison Jean Lapointe dimanche.

On était jeudi, je vais toujours m'en souvenir.

— Ça se peut pas, je vais mourir, là ! Je peux juste pas. Même si je le veux pas, je vais repartir. Je le sais. Fais quelque chose ! Rentre-moi quelque part. Attache-moi, appelle la police, n'importe quoi !

Elle a compris.

— Attends, attends-moi...

Presque tout de suite après avoir raccroché, elle m'a rappelé :

— OK, tu pourrais entrer au Pavillon du Nouveau Point de Vue, à Lanoraie. Tu peux rester là vingt-huit jours en thérapie. Je m'en viens te chercher, je pars tout de suite. Attends-moi, j'arrive.

C'était ma meilleure amie. Elle est venue me chercher. Je vais toujours me rappeler la minute où je suis arrivé devant la porte des Pavillons. J'ai ralenti le pas, plus trop sûr.

— Ah... c'est... je me sens mieux, là. Ça va être correct.

Mais elle m'a dit :

— Toi, tu rentres là !

Mais moi, je ne voulais plus rentrer. C'est toujours pareil, c'est toujours la même chose : « Ça va mieux, là ! » C'est la crainte, la peur : qu'est-ce qui va arriver là-dedans ? Je le savais pas... Donc, je voulais plus entrer. Mais il le fallait. Mon agente ne me lâchait pas.



J'avance, la casquette écrasée sur les yeux. Je suis connu, moi, là. Je veux pas que... en tout cas. La première chose qu'on me dit, c'est :

— Enlève ta casquette.

Je réponds :

— Ben, écoutez, il faut que je vous parle...

— Non, non, on le sait qui t'es. Enlève ta casquette.

J'enlève ma casquette.

J'arrive dans le bureau, puis Josée, une intervenante, remplit un formulaire d'admission. Elle va vouloir que je lui dise mon nom. Mais moi, je suis de même... Je suis

une sorte de bibitte. Et j'ai peur. Je suis enragé, je suis effrayé... J'ai tout... Je ne sais pas ce que c'est. C'est n'importe quoi. J'ai été une couple de jours sans dormir. Je me sens un peu empoisonné. Mon cerveau ne comprend pas... Josée, elle, est en pleine forme. Elle vient de se lever, elle a une job, elle commence son shift, la vie est belle, elle a un petit café à la main, elle en prend une gorgée, puis elle me lance :

— Bon, qu'est-ce qui est arrivé ? Qu'est-ce qui arrive avec toi ?

Je lui conte un peu mon histoire, mais c'est confus parce que je suis confus. Elle me tend une pilule :

— Là, tu vas prendre ça. On va te calmer un peu...

C'est une Ativan. Pour baisser la tension, calmer le cœur. Et elle enchaîne :

— Qu'est-ce que tu consommes ?

Je suis surpris :

— Ben là, c'est un peu personnel...

Elle me regarde :

— Icitte, y a rien de personnel.

Puis elle a une espèce de rire très fort. Elle fait peur, elle me fait vraiment peur. Elle est grassette, avec les cheveux courts, blonds. Je lui demande ce qu'il y a de drôle. Elle répond :

— Regarde : tu me dis ce que tu consommes. On a besoin de savoir un peu pour pouvoir te guider comme il faut.

— OK. Je consomme de la cocaïne.

— Juste ça ?

— Ben, là, juste ça... Non. De l'alcool, des choses comme ça.

— Oui, mais de la cocaïne, de l'alcool... Je te regarde, là... Toi, t'as une face de *crack head*.

Elle m'assomme. Là, je pense: « *Crisse*, est folle ! » Mais ça se dit pas. Elle continue:

— Moi aussi, je suis une *crack head*.

Dans ma tête, ça va vite: « Je suis en train de me faire admettre dans la place par une *crack head*. » À mon tour de questionner:

— Ça fait combien de temps que vous consommez ?

Elle part à rire vraiment fort.

— Je consomme plus. Ça fait vingt ans que je consomme plus. Mais je suis une *crack head*.

— Je comprends pas ce que tu veux dire...

— Ce que je veux dire, c'est que je suis ça, moi. Même si je consomme pas, je vais toujours être une *crack head*. Là, tu le sais pas, mais t'as une maladie pis t'es pogné avec pour le restant de tes jours, mon grand.

Et là, elle repart à rire encore plus fort. Elle me fait peur, puis elle m'énerve ! Je sais pas quoi faire avec elle.

Elle me donne les pilules appropriées pour me calmer un peu et me dit:

— Là, tu vas aller t'étendre un moment. Après, je te ferai visiter tranquillement les lieux.

On avance. Il y a d'autres résidents qui me font peur et qui me reconnaissent. J'haïs ça, alors je regarde par terre. Il n'y a que de la honte qui m'habite. Au moins, je sais que Josée, elle ne consomme pas. Ça me rassure, parce que je ne veux pas entrer dans une place où on va me donner de la drogue ! Mon cerveau est tellement mêlé, tellement... Je sais plus où je suis rendu, comme un p'tit enfant.

On arrive à ma chambre. Je dis :

— Mais la porte...

— On barre pas les portes ici.

Josée rit ! Moi, j'ai pas dormi, et je veux pas dormir. Je suis sûr qu'elle va venir se coller, l'ostie de folle ! J'ai peur d'elle ! Je suis sûr qu'elle va me violer ou... Et puis, je suis tellement faible, je tremble même. J'essaie de rester éveillé pendant un bon bout, mais...



Je pense que j'ai dormi pendant deux jours. J'ai vraiment dormi. Je prenais ma médication, j'allais manger, je parlais à personne puis je retournais me coucher. Je me disais : « C'est cool, ça va être ça. Pendant vingt-huit jours, je vais me reposer, relax. » C'est pas tout à fait ce qui s'est passé. Non, non, non...



Ça fait deux jours que je suis relax. Je commence à me repérer dans la place. Les chambres sont en haut, les femmes au premier étage. Puis, au rez-de-chaussée, il y a des meetings de beaucoup de fraternités, les AA, par exemple.

Le troisième jour, je suis en haut dans un genre de salon. Un des intervenants – il ressemblait à Robin Williams et j'ai découvert par la suite qu'il était drôle pis ben fin – me dit :

— T'as le droit de descendre au meeting, tsé.

J'ai peur tout le temps.

— Non, merci. J'ai vu. C'est pas le même monde... Les résidents sont là, mais y a d'autre monde que je connais pas.

— C'est d'anciens résidents qui viennent aux meetings. Faut que tu descendes.

— Non, non, non, je peux pas descendre.

Il insiste. Il est assis à côté de moi dans un fauteuil. Il y a une grosse fenêtre où on voit un garage Sonic qui vend de l'essence. Je regarde le paysage, j'ai les doigts rentrés dans la chaise, puis j'ai la chienne. Alors, je suis arrogant. J'essaie de faire tout en mon pouvoir pour que l'intervenant s'en aille, parce que je ne veux pas aller au meeting. Pour moi, c'est l'inconnu. Et tout ce qui est inconnu m'effraie. Mais il ne lâche pas :

— Oui, oui, il faut que tu le fasses.

— Non ! Moi, ils me donnent une pilule pis je dors. Je vais faire ça, pis, dans vingt-six jours, je vais m'en aller... Bye !

— Non, non ! On va travailler ça en dedans, icitte. On va travailler là-dedans.

Il insiste, le maudit.

— On travaillera rien pantoute, là. Moi, je reste icitte.

— Qu'est-ce que tu vas faire icitte ?

— J'vas *checker* le prix du gaz. J'vas *checker* s'il monte ou s'il descend. S'il descend, je vais te le dire. *Décâlisse* !

Je suis vraiment arrogant. Il ne se laisse pas démonter.

— Là, tu descends !

— Eille ! On va-tu jouer à ça toute la soirée ? Tu montes, tu descends ? Je bouge pas d'icitte !

Il se lève :

— OK, prends tes affaires, pis va-t'en.

Là, j'ai peur.

— Eille! Moi, je paie pour être icitte...

— On s'en *câlisse* que tu paies ou que tu paies pas. On va te rembourser. Va-t'en.

Là, je me dis: « Pour moi, il sait pas. Je peux pas aller dehors. Si je vais dehors, je replonge, c'est sûr. C'est sûr et certain. » Je me rappelle une de mes premières nuits. Je regardais par la fenêtre et une branche d'arbre descendait vers le sol. C'était plus haut que deux étages et je m'étais dit: « Je pourrais peut-être prendre la branche, descendre de l'arbre, aller consommer pis remonter. » Ouais, c'était à ce point-là. Mais il me restait assez de cervelle pour penser: « Ben non, tu vas te tuer, arrête. »

L'intervenant ne me fait pas de cadeau. Je suis pris à Lanoraie.

— Tu descends ou tu t'en vas.

Pour moi, il n'est pas question que je m'en aille. C'est là que les larmes commencent à monter. Je sais que la pire affaire qu'il peut arriver, c'est qu'on me mette dehors. J'explique:

— Je peux pas descendre.

— Pourquoi?

— Parce que j'ai peur, je sais pas ce qui va m'arriver en bas.

— Juste du bien, il va t'arriver juste du bien.

Et là, j'ai prononcé la phrase que j'avais jamais dite de ma vie. J'ai été obligé de le faire, il ne me restait plus rien. J'avais plus d'arguments:

— Sais-tu qui je suis?

Ça m'écoeure d'entendre un acteur dire une affaire de même. Si tu le demandes, c'est parce que t'es rendu... pas grand-chose. Ben c'est exactement ce qu'il m'a répondu.